

Qu'est-ce que l'amour ? C'est très simple. L'amour est tout ce par quoi notre vie est intensifiée, élargie, enrichie. En direction de tous les sommets et de tous les abîmes.

FRANZ KAFKA

JE DEMEURAI ce jour-là cloué sur mon siège, dans un état qu'on pourrait dire crépusculaire, état dans lequel, sans avoir absorbé ni drogue ni substance chimique, ma relation au monde se modifiait, état dans lequel ma perception de l'espace et de ma propre identité variait... Je restais de longs moments à regarder le ciel par la fenêtre...

Un ciel qui était comme un voile que j'aurais voulu déchirer pour parvenir à voir ces choses que l'on ne voit pas d'habitude... Un ciel qui s'éclaircirait subitement ou bien, au contraire, s'assombriait avec une inquiétante rapidité... Atmosphère de splendeur sidérante qui pourrait suspendre le temps alors que d'émouvantes formations nuageuses se rétractaient ou s'allongeaient au-dessus de moi...

Comme si une autre réalité allait peu à peu imposer ses ombres à celle que m'offrait le spectacle de ce ciel décidément très changeant... Comme si des heures englouties allaient, tout à coup ou peu à

peu, surgir des brumes d'un lointain passé... Comme si, à l'intérieur de mon crâne, entre l'écaille du temporal, les plaques osseuses de la voûte et le massif facial, allaient valser un ici et un ailleurs trébuchants... Comme s'il fallait reconstituer ce qui fut, un jour... ce qui advint une nuit ou un soir... ce qui me fit brusquement émerger d'une longue léthargie.

J'enlevais parfois mes lunettes pour que les contours de l'univers se mettent à danser sur un autre rythme: air de polka qui ferait giguer mes phrases sur la page d'un grand cahier à spirale... Je savais que, là-bas, de l'autre côté de la rue, une fenêtre s'ouvrirait dans l'avant-nuit qui n'en finissait pas d'incendier les arbres de la place voisine, leur prêtant quelque chose de la somptuosité des forêts tropicales, le bitume dégageant sa capiteuse odeur de psoralée...

Aujourd'hui, pour la première fois depuis longtemps, la région magnifique où je vis et dont les coteaux mûris par le soleil offrent de joyeuses échappées, cette région éveille en moi des sentiments plus subtils... Le ciel maussade deviendrait-il tempétueux? Dans quel genre de luminosité baigneront les belles montagnes grises de l'autre côté du lac? Une transparence presque poudrée semble les recouvrir avant l'entrée en scène d'une *Young Lady* intraitable...

Quel bonheur de pouvoir regarder ces lumières éparses s'unissant en taches à peine plus claires que le reste! Ce sont des nuances qui évoluent doucement à la limite du silence et de l'avant-nuit. C'est ainsi

que je m'abandonne à une rêverie diffuse (dont je ne puis me passer), pleine de scintillements, de murmures, de mélodies, de chuintements, d'effleurements...

C'est ainsi que, devant la haute fenêtre, je serre convulsivement le crayon à six faces (entre mon pouce et les deux doigts suivants) et que je dirige le beau Caran d'Ache sur la feuille pour savoir où j'en suis, ou plutôt où il en est, lui, cet autre qui mérite un témoignage, une petite chronique... qui sait?... une histoire.

Et voilà que le ciel change vraiment de couleur, ce ciel que j'ai si souvent regardé depuis que je suis arrivé sur la Terre, ciel tout pâle où émergea, à l'horizon, le rond très rouge, presque orange sur les bords, d'un soleil que je n'attendais plus au cours de mon interminable errance sur une plage nord-africaine quand, bravant la fine pluie qui s'était mise à tomber, trois chiens les crocs à l'air foncèrent vers celui qui n'avait rien à faire sur ce littoral – devant le sombre mystère de la mer déroulant placidement et à intervalles réguliers ses incomparables rouleaux d'écume –, quand les bêtes foncèrent vers un homme qui tremblait de se voir déchi-queté, de voir ses membres éparpillés sur le sable ou pendre sanguinolents à la gueule des bâtards squelettiques...

Bientôt les nuages crèveront en ruisseaux de haute montagne, me dis-je en appuyant mon front halitueux contre les petits doigts tremblants de ma main rondelette... Au milieu des éclairs et des

——— L'HOMME EN VESTE DE PYJAMA ———

sifflements du vent, les torrents déborderont... Les branches des arbres craqueront avant de se briser sous l'effet d'une effroyable trombe... Les bêtes hurleront à la mort dans les campagnes délicatement accidentées... Les décharges électriques, les sillons de lumière purpurine, jaune ou bleue, favoriseront une autre exploration...

LE SCULPTEUR à côté duquel je marchais ce jour-là sur le sentier d'une campagne à perte de vue venait de signer, quelques semaines auparavant, un contrat avec le responsable d'une galerie à San Francisco. Ses pièces seraient embarquées au Havre et mettraient plusieurs semaines pour traverser l'Océan puis le canal du Panama et atteindre la baie de cette ville souvent plongée dans le brouillard... qui prit son essor quand les hommes se ruèrent à l'assaut du métal précieux... *cette ville qui accueille chaque année plusieurs événements d'ampleur mondiale, qui vibre au rythme des fêtes et des confrontations sportives...*

Une ville où les bâtiments peuvent atteindre deux cents mètres de haut, une ville où l'on peut visiter un musée dans lequel sont exposées les célèbres diligences qui reliaient la côte Est à la côte Ouest, une ville où, dans certains quartiers, les commerces se suivent, présentant dans un festival

d'odeurs subtiles et pénétrantes : crevettes géantes séchées, viandes cuisinées, racines de lotus, châtaignes d'eau, homard sauté, feuilles de thé enroulées en perles et gâteaux en forme de bouddha...

Une ville de rêve quoi ! où mon ami (vêtu le jour de notre promenade d'un jean rouge et d'un sweater de laine violette, de Converse et d'un petit chapeau mou, rond, en tissu, que portent volontiers les pilotes de planeur pour se protéger du soleil), une ville donc où mon ami avait connu les nuits les plus folles... Il s'y était perdu dans un quartier où les chauffeurs de taxi préfèrent ne pas se rendre, même quand le passager leur offre un intéressant bakchich.

Niko ne voulait pas marcher trop longtemps à cause d'une inflammation du tendon d'Achille qui le faisait souffrir depuis quelque temps et sur lequel il appliquait régulièrement, m'avoua-t-il, une poche de glace en vente dans les pharmacies, un tendon qu'il massait souvent en insistant sur la zone douloureuse... ; je lui racontais comment... oui, il voulait absolument savoir comment j'avais rencontré cette femme dont je lui avais parlé dans quelques échanges par écrit, parce que, disait-il, t'as beaucoup changé... t'étais plus réservé avant cette aventure, tu gardais le silence alors que, depuis..., tu prends la parole à tout bout de champ... on peut plus t'arrêter... je sais plus comment on appelle ça...

— Incontinence verbale...

— Je crois que c'est ça, in - con - ti - nen - ce, tu te rends compte... t'es pourtant plus un bébé... je dis pas que tu parles pour ne rien dire, mais on

peut plus freiner ton élan... si je t'ai demandé de me raconter comment tu l'avais rencontrée...

Je ne sais pourquoi Niko voulait à tout prix connaître les détails de cette rencontre. Je lui avais laissé entendre qu'avec cette femme, mon dieu oui, c'est la pure vérité, j'ai traversé avec cette femme des nuits torrides... mais pourquoi dit-on *torride* dans ce cas-là, pourquoi utilise-t-on alors cet adjectif emprunté au latin et uniquement associé à une extrême chaleur (en parlant du climat, de l'air ou de la température), adjectif qu'on peut employer pour désigner une zone du globe terrestre comprise entre les deux tropiques?... Adjectif dont je me suis servi avec gourmandise pour suggérer à mon ami une intensité peu commune, un bonheur hors norme, une joie sans pareille... enfin une émotion qui avait quelque chose à voir avec les nuées, les éclairs, les mugissements d'un vent violent, les visages convulsés sur des coussins de félicité, cratère en feu, sensation euphorique généralisée, fichtre! voilà que je recommence avec ces mots qui jaillissent de ma grosse bouche, euh... pardon...! de ma petite main grassouillette, mots qui ne peuvent être retenus, mots que je ferais peut-être mieux, une fois pour toutes, de laisser au fond du sac...

Nous n'étions pas loin de la maison que Niko venait d'acheter près d'une agglomération (trois mille habitants), une assez grande maison entourée de plusieurs hectares de prairies au milieu desquelles il avait disposé des sculptures non vendues, grosses boules en fer qui oscillaient légèrement

(grâce à un dispositif ingénieux) dans les lumières changeantes du soir ou du matin, à tous les moments de la journée dès qu'une brise soufflait sur ces masses brunies par la rouille...

Je sentais que Niko ne voulait plus persister dans son effort, que son tendon d'Achille le *rappelait à l'ordre* (comme disent les chiropraticiens), qu'il craignait de retomber dans... j'ai tout de suite compris que rebrousser chemin serait la meilleure solution... Sa manière saccadée de marcher ressemblait à celle d'un vieillard dont le cartilage d'une articulation commence à s'effriter... Il y avait quelque chose de nerveux et de tressautant dans ce boitillement qui me fit penser à une danse ancestrale...

Avec ses magnifiques chaussures en toile, à gros lacets blancs et semelles antidérapantes, le grand échassier semblait ne plus vouloir foncer à l'aveuglette, tête légèrement baissée, vers un but imprécis... Il ne se sentait pas trop mal. Il était dans un bon jour, on aurait dit à certains moments qu'il allait entonner un hymne à la nature malgré la douleur plus ou moins vive (sur son tendon) qui ne semblait pas vouloir s'atténuer... Revenant en arrière sur les feuilles écrasées et les petits cailloux du sentier, je lui ai parlé...

Je lui ai dit qu'une inconnue était venue sans hésiter à ma table, dans une brasserie dont j'ai oublié le nom et où se croisent des employés de commerce, des vendeuses, juristes en assurances et autres personnages des petites villes de province... j'ai raconté en marchant plus lentement que l'inconnue m'avait poliment demandé si elle pouvait...

J'ai fait oui de la tête parce qu'elle était très belle, une beauté je ne dirais pas fatale, une beauté pas du tout négligée, une beauté qui me sembla arrachée au sommeil je ne sais trop pourquoi... certains diraient *une beauté exotique* car ses hanches ondulaient magnifiquement lorsque je la vis venir vers moi... on aurait dit qu'elle avançait sur les vagues d'un immense champ de blé...

À peine s'est-elle assise, dis-je à un Niko extrêmement attentif... (les narines dilatées de mon ami exprimaient un étonnement qui lui faisait lever les sourcils), à peine s'est-elle assise que j'ai admiré le grain de sa peau... Me suis cru au cinéma quand les actrices passent l'index sur le tour de leur bouche comme si elles remettaient du rouge à lèvres... L'inconnue a croisé ses avant-bras, entrelacé ses mains à l'envers, geste qui devait signifier je ne sais quoi mais qui me troubla... J'eus l'impression qu'elle mimait un souhait quand elle a croisé ses bras contre sa poitrine en posant les mains sur les épaules...

S'étant brusquement arrêté, Niko lève les yeux pour observer quelque chose... Voudrait-il changer de sujet, attirer mon attention sur... Je lève les yeux et comprends pourquoi il s'est arrêté... Sur une branche de hêtre (foyard est un autre nom qu'on donne à cet arbre) ou bien est-ce?... parce que les bouleaux je les reconnais aussitôt, les chênes également, les saules, les pins... et surtout... surtout les marronniers qui fleurissent au mois de mai... déployant leurs grandes feuilles palmées, dentelées, arborant les thyrses d'un blanc tacheté de jaune... ; au milieu de l'arbre géant aux branches

aussi longues que des flèches de grues se tient un oiseau rapace; il semble attendre quelque chose, mais il n'attend certainement pas le passage de deux individus douteux, l'un se prenant pour un artiste, petit monsieur bavard, front minuscule, menton en galoche..., souliers les plus chics étincelant tel un miroir et couverts à certains endroits de filaments de poussière (tiens! on dirait presque des particules de matière lumineuse)..., et l'autre, avec son chapeau rond, sa légère claudication, ses yeux bleuâtres qui ont toujours l'air de sourire et ses longues jambes prises dans les tuyaux d'un jean rouge, cet autre homme ne se prenant pas pour un artiste mais l'étant devenu puisque ses sculptures sont désormais visibles et mises sur le marché à Johannesburg, à Bilbao, à New Dehli, à San Francisco et j'en passe; mais que peut-il attendre, le rapace à bec d'acier? Que peut-il bien penser du rire à la fois contraint et sardonique émis par le petit monsieur prognathe? Un rire particulier, une seule note très basse, toujours la même, poussée de manière presque continue et entrecoupée de *hé... hé... hé...* narquois produits par une trompette en plastique... bruit que peu de volatiles font entendre dans cette contrée, mais qui lui rappelle tout de même quelque chose, au rapace impavide.

Aucun mot échangé avec mon ami sculpteur pendant cette minute d'observation-réflexion mais, dès que les regards furent baissés, j'eus envie de lui prendre la main, je ne sais trop pourquoi... le flot de paroles qui sortait de ma bouche était-il insuffisant? Je ne pouvais plus m'arrêter, devais-je dire à ma bouche de s'arrêter...? Un répit s'imposait dans

cette forêt aux odeurs de brume, d'ambre et de résine...

Même s'il fallait que je réponde aux questions posées par Niko... je ne pouvais pas imiter l'accusé dans un prétoire, à qui on vient de déclarer: « Veuillez vous lever, jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité? » Dans ce climat d'incertitude ou d'hésitation, une sorte d'élan m'a traversé alors que nous avons l'habitude d'utiliser les mots pour communiquer nos impressions ou nos émotions, mais ce jour-là... comme un aveu de faiblesse dans cette lumière d'entre-deux-mondes... oh oui!!!... j'aime me rappeler cet instant où j'eus envie de lui prendre la main et de trotter sagement à ses côtés tel un enfant en bas âge...

Je ne saurais expliquer aujourd'hui pour quelle raison cette envie m'est venue, au milieu d'une forêt constituée d'arbres si variés que j'eusse été incapable de leur donner un nom à tous... pour quelle raison m'est venue l'envie de prendre la main de mon ami... Avais-je atteint un point de non-retour? Voulais-je en finir... mais avec quoi? Je ne voulais pas me résoudre à l'inertie et, sans toucher la main de l'homme au sweater violet, je cédai au besoin de reprendre ma narration, étant donné que l'homme au sweater violet avait exprimé un souhait: savoir comment j'avais rencontré cette jeune femme qui m'a transformé... Il était un des premiers à constater cette transformation et à me le faire remarquer... Il y a d'ailleurs un fait que je ne saurais passer sous silence: lui aussi aimait parfois boire du vin, et plus particulièrement ce vin du Languedoc bu en compagnie de celle qui...

— Je m'en souviens très bien, dis-je à Niko qui marchait à présent un pas derrière moi mais dont je distinguais, en louchant de côté, le sautillement presque comique et le petit chapeau rond repoussé sur les mèches garnissant son crâne élevé, je m'en souviens très bien parce que le vin produit un effet particulier sur mon organisme... C'est un phénomène assez curieux... Les muscles s'allongent et, jusqu'au bout des mains, jusqu'au bout des pieds, tu sens des bulles courir sous l'épiderme... Quelle agréable sensation, tu es d'accord ?, demandai-je en ralentissant et en me tournant franchement vers lui avec ce désir, toujours présent chez moi, de mettre l'autre en valeur.

— Euh... quoi?... d'accord avec quoi?... , demanda Niko en souriant d'un air finaud, excuse, j'ai juste décroché *because*... non, non, t'en fais pas... je la sens passer mais... me réjouis d'être chez moi... Tu disais ?

Je lui ai dit que j'aimais beaucoup le vin et l'effet qu'il produit sur nous quand on en boit... Je lui ai dit que j'avais alors l'impression de sentir des bulles courir sous la peau... Après une pause, j'ai ajouté que cette sensation agréable accompagnait délicieusement l'égarément dans lequel me mettait l'odeur du parfum de celle qui venait de prendre place à ma table dans la brasserie bien éclairée... Cette sensation accompagnait l'effarement dans lequel me mettait le khôl noir qu'elle avait utilisé pour redessiner le bord de ses cils et qui intensifiait son regard, un regard légèrement moqueur et

——— L'HOMME EN VESTE DE PYJAMA ———

impudique... on pourrait dire un regard ensorcelant... un de ces regards qui voudraient emmener loin du monde et de ses contingences le corps qu'il a capturé...

COMMENT RENDRE COMPTE de tout ça ? Devrais-je interrompre ma rêverie et suggérer que ces propos ont réellement été tenus à un ami sculpteur, tel jour à telle heure, lors de cette promenade écourtée dans les bois et dans une campagne qui se perd à l'horizon, un horizon qui s'assombrirait peu à peu et menacerait à tout moment de crever en éclairs ?, me demandai-je en regardant par la fenêtre, le ventre en ébullition, les coudes sur le bureau, le menton dans ma petite main grassouillette... Je dois peut-être le proclamer ici une fois pour toutes, le confesser sans répugnance : j'aime d'un amour absolu cette attente d'un retour éperdument désiré qui donne à tous les instants une longueur extrême... Oui, on pourrait le formuler ainsi : c'est comme une phrase musicale, ardente et belle, qui se déroule et monte en arpège...

Je sais que la fenêtre à vitres régulièrement nettoyées avec un chiffon par une personne qui n'est pas la jeune femme à frange de gamine apparaissant les épaules dénudées, vers 19, 20 ou 21 heures, dans ce crépuscule qui n'en finit pas d'incendier les arbres de la place voisine, leur prêtant quelque chose de la somptuosité des forêts tropicales... je sais que cette fenêtre de l'immeuble en face va s'ouvrir... Si elle ne s'ouvre pas ce soir, me dis-je, elle s'ouvrira un autre soir, demain ou après-demain... ou dans trois jours, à moins que...

Cette jeune femme à frange de gamine allume alors une cigarette qu'elle fume nerveusement... Elle avale précipitamment la fumée pour la rejeter lentement, une main sur la hanche, posture qui rappelle celle des militaires ou des policiers... Mais que cherche-t-elle à dire, la jeune femme à frange de gamine, en posant cette main à longs doigts sur la hanche, que veut-elle laisser entendre à ceux qui passent dans la rue et lèvent le nez pour ne pas manquer ce spectacle insolite? Cette main sur la hanche traduit-elle l'ambition démesurée, l'orgueil, la timidité, la fierté ou, plutôt, un manque d'assurance? Les longs doigts blancs aux ongles faits sont orientés *vers l'avant*, ce qui révèle selon les spécialistes du comportement *une affirmation de soi ou une mise en avant de ses atouts...*

Oui, me dis-je en appuyant mon dos contre le dossier du fauteuil Biedermeier et en levant les yeux sur les belles scarifications et les dents rituellement taillées en pointe d'un masque représentant la femme rêvée, masque que les jeunes filles du

Kasaï occidental portent lors de certaines cérémonies... oui... à qui vais-je raconter ce que je veux et dois raconter ? Or cette activité (raconter par écrit) remplit mes nuits, les dimanches et presque tous les jours de la semaine, les lendemains de fiestas, veilles d'ascensions périlleuses, retours de croisières au large des Hébrides, matinées pluvieuses ou soirées douces... et je me demande tout à coup si cette activité peut se justifier...

Qui pourrait la légitimer, cette activité ?... Qui m'ordonne de prendre place devant le bureau Empire aux tiroirs remplis de pincettes à linge, de loupes, de lacets, de coquillages, de ciseaux, de pièces en or, de matériel d'écriture, de baumes relaxants et de laguioles affûtés ?... Qui me pousse d'une chiquenaude dans la houle à l'assaut des récifs, sous les arcs-en-ciel tendus comme des brides ?... Qui me fait basculer dans les torpeurs enivrantes ou les bruns profonds d'un sous-bois provençal ?... Qui me donne le droit d'ouvrir mes cahiers à spirale, de serrer le stylo vert pomme dans ma petite main grassouillette, de tailler mes crayons Edelweiss ou de taper sur les touches du MacBook Pro ?... Qui me demande d'ouvrir atlas et cartes... le *Grand Robert* (mots et associations d'idées)... le *Dictionnaire historique de la langue française*... les encyclopédies et autres dictionnaires *Deutsch-Französisch*... ?

Ce qu'on se propose d'atteindre s'appelle en français « but ». Le philanthrope par exemple a pour but d'aider ses semblables... Mais ici, devant le bureau Empire aux tiroirs débordants, quel pourrait être mon but ? Y en aurait-il vraiment un à

marquer du pied droit, de la tête, à la volée ou en déviation ? Pourquoi, ici, devant le bureau Empire et sous le regard humide du masque que les jeunes filles du Kasai occidental portent lors de certains rites, pourquoi devrait-il y avoir un but et pourquoi devrais-je à tout prix en avoir un ?

Il serait certes préférable d'éviter ce genre de questionnement, mais cette idée de « but » me tarabistouille... Car je me demande sincèrement si tous les chemins mènent à un but quand on est accoutumé, comme je le suis, à une sorte d'errance sur les sentiers étroits... quand les joies, les déchirures et autres tribulations ne sont que fumerolles ou feux follets... quand on se sent voyageur errant autour de sa chambre... quand on court sur un sol mobile d'où le fleuve impitoyable des mots pourrait s'écouler... d'où le jet des questions ne cesserait de fuser...

Est-ce une situation que je devrais déplorer ? Tout au contraire ! La Terre qui tremble ou qui se dérobe, les fumerolles et l'errance sur les sentiers dérobés me réjouissent, me retiennent charmé dans un buisson d'aubépines... Le temps fuit, les jours s'en vont, passent les jours et passent les semaines, mon regard glisse le long de la coque et va se poser sur la proue... falaises de roche calcaire... surface balayée de reflets vert, rose et bleu qui déploie un autre genre d'immensité... Oui, c'est la stricte vérité, personne ne m'oblige à fixer un but... sur l'eau au doux clapotis non loin des rives... dans la neige qui n'en finit pas de fondre juste avant les futaies... ou devant ce bureau Empire qui brasille à force d'être lustré...

Personne ne m'oblige à... oui... à m'engouffrer entre deux adversaires ou entre deux montants de fenêtre, c'est plutôt un besoin... Tout le monde sait que le ballon doit aller au but, mais enfin!!! je ne puis m'agripper à la table comme on s'agrippe au volant d'une BMW Gran Coupé... Serait-ce par hasard un besoin de dialoguer?... mais avec qui, seigneur?... Avec toi, là-haut, petit farceur ricaneur?... Quel tour veux-tu encore me jouer? Hein? Entre nous? M'aurais-tu tiré au sort? Pile ou face, face ou pile, roulette, courte paille, ballon percé, pierre-feuille-ciseaux ou tirage de numéro?...

M'aurais-tu choisi entre tous pour que je quitte l'obscurité où pleurent les molosses faméliques, pour que je me propulse dans le faisceau lumineux, que j'entre dans la légende, que j'enfile le costume de la gloire et avance sur la passerelle du succès, pour que j'offre au public rassemblé le chant d'une beauté telle que même l'individu le plus fruste ne pourrait y résister, pour que ce public rassemblé autour de mon visage dégraissé, hydraté, teinté au pinceau puis poudré à la houppette, pour que ce public *chaud-bouillant* ne mesure pas son enthousiasme, ses applaudissements...

Aurais-tu une petite idée à ce sujet? Aurais-tu envie de descendre parmi nous pour t'inspirer des lieux, des décors, des masques, des perruques et des costumes, lire le scénario, proposer tes idées, effectuer l'installation et le câblage du matériel d'éclairage, imaginer les effets spéciaux, proposer des alternatives au fabuleux metteur en scène (à la fois acteur, réalisateur et auteur...), préparer les filtres

en résine ou en polyester qui permettront de convertir la lumière tungstène en lumière du jour... qui permettront de réaliser les ombres portées et les bouleversants couchers de soleil...

Non, je ne pense pas que tu sois apte à exercer les fonctions de ce poste... C'est peut-être la perspective d'un dialogue entre moi et un autre moi qui accélère la circulation du sang dans mes veines, les mouvements péristaltiques de mon œsophage, de mon estomac, de mon... noooooon !!!... de MES intestins puisqu'il y a le grêle et le gros... avec leurs villosités et microvillosités animées de lentes vacillations permettant le brassage du contenu, permettant d'augmenter le contact entre la muqueuse et les éléments du bol alimentaire.

*
* *

On dirait qu'elle se donne en spectacle, la jeune femme à frange de gamine, parce qu'elle sait qu'un monsieur d'âge incertain est assis derrière ce qu'elle doit prendre pour une table ou un bureau, dans l'immeuble d'en face... Verrait-elle les contours des épaules tombantes et du front minuscule?... Il est possible qu'elle distingue vaguement la mâchoire saillante et la lèvre inférieure gonflée qui donne à ce monsieur un caractère avide... Si elle ne les voit pas entièrement, elle pourrait deviner le reste de ces épaules tombantes...

Surtout quand la nuit vient peu à peu et que l'inconnu allume sa lampe, que son visage ressort plus nettement... notamment cette mâchoire qui

doit intriguer la jeune femme... et cette lèvre inférieure légèrement gonflée qui semble remuer dans la lumière crue (sans doute dispensée par un halogène ou une fluocompacte, pense-t-elle), éclat qui baigne un mystérieux compartiment clandestin qu'aucun contrôleur ne visitera... cadrage serré sur les oreilles, les joues... puis sur cette lèvre qui donne au bonhomme gigotant sur son siège quelque chose de bourru, d'impérieux... dont le mouvement signale un murmure plutôt qu'un cri...

La jeune femme à frange de gamine distingue probablement mal les dents derrière la grosse lèvre... La distance est trop grande pour les voir avec précision... elle préfère alors imaginer les amygdales et l'incontournable luvette (sans laquelle la vibrante *R* du français n'existerait pas), elle préfère imaginer les dents plus ou moins saines et la langue là derrière qui bouge, se creuse ou se rétracte quand le souffle vient siffler, chuintier... Une bouche, une langue, des dents qui servent d'abord à broyer les aliments et qui, dans un second temps, peuvent se consacrer à l'articulation des sons...

Bouche d'ombre, langue et dents qui font grincer les consonnes les unes contre les autres avec un bruit de ferraille, chanter les voyelles comme une grand-mère les fait chanter au-dessus de l'enfant qui va s'endormir... La jeune femme à frange de gamine a mis au point une stratégie : elle fait semblant de ne pas remarquer la présence du monsieur qui enlève et remet ses lunettes, effleure son crâne, lève les yeux au plafond puis les ramène sur le plateau (de ce qu'elle pense être une table ou un bureau)... prend son front minuscule dans les mains, tend les bras

devant lui en agitant ses mains grassouillettes, se lève pour saisir un objet, disparaît et revient, semble réfléchir avant de se ré-asseoir...

Elle remue le bassin... sorte de danse légèrement saccadée, joliment rythmée... Le monsieur en veste de pyjama fixe la jeune femme à frange de gamine avec émotion... accélération du sang dans les artères... Il en éprouve un picotement jusqu'au bout des doigts... Friselis... Pépiement lesté et ensoleillé... Comme s'il avait des oisillons, ou plutôt des fourmis sous la peau (pour reprendre l'expression usuelle française) ou des épingles et des aiguilles comme on dit en Angleterre, ou des papillons comme on dit aux Pays-Bas...

Mais l'expression française est sublime puisqu'elle évoque une sensation comparable à celle que provoquerait une armée de fourmis grouillant sous la peau, des fourmis très décidées qui envahissent non pas un territoire mais une partie du corps (comme si le système nerveux périphérique était atteint), des fourmis qui peuvent également prendre position autour de l'orifice buccal, autour du calice et des grelots...

*
* *

Tout ça, l'homme aux souliers étincelants ne l'a pas dit à son ami sculpteur lors de la promenade dans les bois et la campagne infinie, bien qu'il lui arrive parfois de sauter du coq à l'âne, de faire des digressions inattendues, de créer un climat propice à ce genre d'acrobaties... Or moi, je le dis maintenant

ou plutôt je l'écris à haute voix – car écrire c'est non seulement respirer mais c'est, aussi, *aller de surprise en surprise*, surtout en ce qui concerne le langage, les mots, leurs nuances et leur musique, les adverbes et leur rôle si précieux dans la formulation de ce qu'on veut exprimer, de ce qui nous a frappé ou blessé, de ce qu'on a vu ou entendu, de ce qu'on imagine ou désire – je le pense et je l'écris car écrire n'a rien à voir avec la vie, cette vie que chacun connaît différemment, à l'orée d'une banlieue, dans une salle d'opération, derrière une caisse enregistreuse ou dans les airs..., cette vie qui est soumise à d'autres lois que celles auxquelles se soumet le scribe dans sa piaule, loin du tumulte et des sonneries aiguës du branle-bas...

*
* *

La danse de la jeune femme à frange de gamine aurait tendance à égarer le monsieur en veste de pyjama car il sait, le monsieur en veste de pyjama, que la jeune femme reçoit une fois par semaine (ou toutes les deux semaines) un homme aux bras tatoués... Chaque fois, un autre homme décoré, mais toujours dans le style mâle musclé... un de ces individus n'ayant pas peur de se montrer et d'élever la voix... un de ces mecs qui savent se démener pour être perçu comme étant viril, qui savent se déployer de toute leur taille au milieu des fleurs de Bach et des peluches, qui donnent une impression de puissance physique et d'agressivité, de vigueur et de bravoure... Barbe de trois jours bien taillée,

corps superbement proportionné, torse légèrement ou excessivement poilu...

Le monsieur en veste de pyjama se demande où la jeune femme à frange de gamine dénicher ce genre de gaillards (comme elle dénicherait un adoucissant sans allergènes ou une huile dermo-nettoyante dans le rayon spécialisé d'une grande surface)... elle les repère sans doute sur le réseau, elle s'est sûrement inscrite sur un forum, elle a appuyé sur une touche, a tapé son mot de passe... elle les capte de plus près pour voir comment... agrandit une partie du visage... évalue abdominaux, deltoïdes et rhomboïdes... échange de photos après avoir sorti la carte de crédit encore valide... ça y est... oups... celui-là saura m'aimer comme il faut... m'a l'air joliment bien dans sa peau... non, vraiment... mon cœur ne fait qu'un tour... quel âge peut-il avoir?... il va me le dire... je ne l'ai encore jamais croisé sur ce site... j'en suis navrée... on verra bien ce qui en sortira... comme il fait valoir ses formes dans le cadre irisé de sa page de présentation... il a certainement passé des heures au soleil... je pourrais chercher jusqu'à Tombouctou... je n'en trouverai pas un deuxième comme lui... on dirait que le souffle d'un ventilateur disperse ses cheveux... c'est celui qu'il me faut... pas de doute... je vais mettre le cap sur lui sans hésiter... je vais le prendre... *mamma mia*, le gros lot... cadeau du ciel... comme c'est simple, comme c'est agréable, comme c'est pratique... youpi!... cette fois je vais renaître... ce coup-là, bingo! vite, accepter!!! Sidérant, la vitesse avec laquelle l'index a trouvé *the enter button*...

Le monsieur en veste de pyjama se demande si ce genre de jackpot parvient à combler la sensation de manque que le visage de la jeune femme exprime presque tragiquement lorsqu'elle inhale brusquement la fumée de sa cigarette... Au petit matin, l'homme à tattoos enfourchera sa grosse cylindrée (on dirait une machine américaine des années soixante, de celles produites par Henderson, Excelsior, Harley-Davidson), un de ces engins qu'on voudrait chevaucher pour traverser les vastes étendues de sable, de blé ou de rocaille...

Elle est donc entrée en scène, la jeune femme à frange de gamine et lorsque, dans un mouvement très étudié, elle se penche pour prendre appui sur le bord de la fenêtre, elle laisse entrevoir deux seins bien séparés, fermes et ronds, blancs... Les yeux du monsieur en veste de pyjama se fixent sur eux comme ils se fixeraient sur l'eau jaillissant d'une source dans les hautes terres... Le monsieur occupé jusque-là à tourner les pages d'un dictionnaire à la recherche de mots français pouvant exprimer ce que recèlent les mots utilisés par un auteur de langue allemande... *das Gefühl des schwarzen Untergrundes...*, ce monsieur à la fois nerveux et paisible, impatient et placide, s'abîme alors dans une contemplation exaltée qui l'arrache à sa navigation solitaire...

*
* *

Comment t'appelles-tu? As-tu des frères et sœurs? Es-tu née dans une famille illustre ou dans

un foyer dévasté ? Quelles langues parles-tu ? Travailles-tu dans une agence immobilière ou dans un centre de procréation médicalement assistée ? As-tu obtenu un master dans le domaine des sites pollués ou simplement fait un apprentissage dans une administration gouvernementale ? Aimes-tu les promenades solitaires au bord de la nuit ou préfères-tu les soirées clubbing striées de riffs déjantés ? Quel genre de repas équilibrés as-tu choisi pour obtenir cette taille de guêpe ? De quelle façon réagis-tu quand, tel un champion de lutte gréco-romaine arrivant sur la plus haute marche du podium, le propriétaire de la moto des années soixante franchit le seuil de ton appartement ? Que ressens-tu lorsque le bras tout en muscles se pose doucement sur ton épiderme aux discrètes et subtiles senteurs de muscs poudrés ? Gardes-tu le silence en rougissant ou bien profères-tu des paroles de miel ou bien clignes-tu des paupières quand la grande aiguille du bonheur te frôle et que, saisie d'un frisson infiniment agréable, les yeux fixés sur l'incertitude, tu bondis dans le vent, tu abandonnes ta main sur le torse de celui qui ne peut s'empêcher de dire « T'es trop belle ! », et que, avec une impudeur surprenante, tu te laisses tomber sur le lit immense (aux arêtes nettes inspirées des origamis) et que la tourmente gronde dans le coffre de cet homme que tu ne connais pas (croisé dans un bar, au bord d'une piscine ou sur la toile), que la tempête se déchaîne dans la boîte thoracique de ce dévoreur d'azur qui tire sur les rênes de sa monture... fait voile vers la Terre promise... lance ses salves d'artillerie auxquelles succédera le carillon

sublime d'une vieille cathédrale... fait crépiter les pneus de sa grosse cylindrée sur les gravillons d'une route forestière... fait crac... boum... hue... après avoir pris son élan pour embraser la masse de tes nerfs... explorer tous les plis et replis de ta fine silhouette... presser ses paumes humides contre les joues blêmes de ton cadran lunaire... te grignoter, te ballotter, te laper dans tous les sens, croquer le lobe de tes oreilles, souffler dans ton nez délicat le parfum giroflée de sa douce haleine, te couvrir d'un soyeux duvet de petits bisous affolés... te plonger dans un désordre qui pourrait ressembler à une troublante remontée vers les origines de la vie... ou bien aurais-tu envie de rire devant le visage aux traits tendus, devant la gueule révulsée du prédateur au bec tranchant et aux cheveux enduits de gel, de l'impétueux conducteur de grosse cylindrée qui, tel un glouton des forêts glaciales, se jettera sur la chair lisse de tes seins bien séparés ?

*
* *

Le monsieur en veste de pyjama essaie de se souvenir, de revoir un visage en ovale ou des hanches enrobées de mousseline rose, des yeux mi-clos, une main abandonnée, une épaule pudique dont la peau sans défaut éclate à la lumière ou un cou svelte et charmant perdu dans les tréfonds de sa mémoire... Il essaie de happer ces quelques bribes qui, un jour, lui firent entrevoir l'éternité... Quand a-t-il senti cette force mystérieuse monter en lui et que certains nomment « amour » ? Comme tous les

êtres humains ou presque tous, l'homme en veste de pyjama sut, un jour ou l'autre, se rendre désirable, revêtir un habit de fête super slim, jeter du coin de l'œil un regard tout doux... scou-bi-dou-bi-dou... vers une discrète échancre, lancer de pressants appels de tendresse du fond de sa gorge étranglée, pencher la tête dès les premiers frémissements de l'émoi, entrer dans le ballet des chevaliers servants les plus attentifs et les plus polis, se faire élire avant de se faire aimer... Ce que les auteurs de romans et les sociologues nomment « intimité », il le connut à plusieurs reprises... Oui, nous pouvons en témoigner parce que nous avons passé de longs et agréables moments en compagnie du petit monsieur aux doigts boudinés, nous l'avons plusieurs fois interrogé à ce sujet : oui, il sut se rendre aimable, « se montrer sous son meilleur jour », « faire bonne figure », baver des mots magiques dans le creux rose d'une oreille dressée...

Visage avenant rasé de tout près..., démarche assouplie par les exercices de gymnastique suédoise (*ludique en musique pour tous les âges sans prise de tête*)..., hygiène personnelle comprenant deux brossages de dents quotidiens devant le miroir qui lui prêtait un charme désuet..., savoir-être, savoir-faire, savoir-vivre..., chemise flottant légèrement autour du torse pour mieux mettre en valeur la courbe hésitante..., totale absence de cynisme..., refus de boire au goulot..., propos appropriés malgré un petit sourire goguenard qu'il ne parvenait pas toujours à réprimer... Rien à cacher!... Écouter attentivement l'autre et, surtout, imaginer ce qui pourrait le surprendre, l'attendrir, l'étonner, le ravir...

Cette divine impression que tout sera possible, enfin possible, il l'a éprouvée plusieurs fois... — c'est du moins ce que nous pensons, déduisons ou imaginons... —, il laisse volontiers entendre qu'il sait très précisément de quoi il parle ou pourrait encore parler et, pourtant, il aimerait ou, plutôt, il voudrait, non!!! il veut la retrouver au fond de lui, cette divine impression... Combien de fois l'aurait-il éprouvée? Combien de fois aurait-il connu ces moments où, soudain, une femme vrille son regard laser dans le vôtre, vous scrute la rétine centrale bien collée au fond du globe, ces moments où le raz-de-marée vous emporte, où un glissement de terrain sous-marin provoque une vague de grande hauteur?

*
* *

C'est une question à laquelle essayaient de répondre le sculpteur et son ami lors de la fameuse promenade dans les bois et sur le sentier d'une campagne à perte de vue, non loin de la maison que Niko avait pu acheter (en contractant un emprunt bancaire important) après la vente d'une de ses pièces à un homme possédant un portefeuille équilibré et performant d'actions à moyen et à long terme, un portefeuille panaché contenant également des obligations convertibles en produits dérivés; c'est le genre de questions auxquelles le sculpteur et son ami essayaient de répondre quand ils eurent rejoint un banc posé entre deux énormes boules oscillant légèrement (grâce à un dispositif

——— L'HOMME EN VESTE DE PYJAMA ———

ingénieux) sous les nuages noirs qui menaçaient à tout moment de cataracter...